

NOTE SUR LES EFFETS SOCIAUX DE LA PANDÉMIE

ÉCOUTE ET SPIRITUALITÉ

Par le Docteur Xavier EMMANUELLI et Mgr Bernard PODVIN



I – NAVIGUER À VUE SUR LA COVID... DE CHARYBDE EN SCYLLA

I. Une incarcération consentie (sous peine de mort potentielle)

La décision de « confiner » toute la population française le 17 mars a été un événement considérable et sans précédent dans nos sociétés occidentales.

Quelles que soient les conditions de logement ou d'hébergement, quelle que soit la situation des personnes — seules, en famille ou en couple, en ville ou isolées à la campagne —, tous les Français ont été obligés par la loi de s'enfermer dans leur habitation. Transgresser cette loi de confinement était considéré comme une infraction, mais implicitement aussi envisagé comme un délit de « mise en danger de la vie d'autrui ». Autrement dit, chacun était en quelque sorte potentiellement dangereux, un danger pouvant être mortel pour autrui.

a) La guerre et ses ravages

Le Président de la République a, à ce moment, employé de manière répétée le concept de guerre, reprenant dans ses discours l'analogie avec les combattants de la Grande Guerre. L'état d'urgence sanitaire a permis de transgresser les règles démocratiques traditionnelles afin de bien faire mesurer l'extrême gravité de la crise que rencontrait notre pays.

Une chape de plomb faite d'une angoisse mortifère et d'incertitudes s'est alors installée sur le pays tandis que les sources d'information rapportées par les médias

traditionnels et les réseaux sociaux alimentaient en continu les Français transformés en prisonniers dans leur prison, certes sans barreaux, mais dans leur lieu de détention tout de même, puisque des procédures très restrictives géraient leurs courtes sorties pour des raisons de survie essentielles.

Cette situation génère une sorte de rétraction psychique, un effondrement sur des comportements archaïques.

Être enfermé, se mettre à l'abri du danger mortel que représente désormais l'extérieur... Un danger confirmé par des reportages montrant sur toute la planète des mégapoles, des villes et des cités, des villages et des bourgs devenus des déserts de pierres, de bâtiments pétrifiés, d'immeubles sans la moindre activité, sans la moindre présence humaine, sans un mouvement autre que des silhouettes furtives, sans véhicule, avec parfois une anomalie stupéfiante, des bêtes sauvages à la conquête des trottoirs ou des canards conduisant leur portée sur les grandes places et les autoroutes immobiles...

Et en alternance, la télévision — toutes les télévisions — montre de terribles images de réanimations, de morts multiples, de fosses communes, de morgues improvisées dans les frigos géants des marchés et d'étranges personnages vêtus de tabliers de protection, de masques et de gants, évoquant à la fois les confréries du temps de la peste ou de légers scaphandriers ouvrant dans un paysage urbain des profondeurs oniriques dénuées de sens, mais à coup sûr tragiques.

Les vieux des EHPAD, par leur âge et leurs pathologies, sont soumis à une sorte d'holocauste aidé parfois — à défaut de thérapeutique — par une sédation profonde au « Rivotril », et il se murmure d'un air entendu dans les médias qu'un triage s'opère silencieusement pour l'orientation en réanimation.

Une fin du monde muette produit sur les adultes le même effondrement archaïque que celui des enfants face aux dangers supposés de la nuit. Ils se cachent sous les couvertures pour les ignorer... Au moment du déconfinement, un certain nombre de personnes voudront d'ailleurs rester confinées.

Quand les personnes âgées meurent en masse, les proches ne peuvent ni ne doivent les assister. Les rituels d'enterrement sont réduits au minimum avec des croque-morts craintifs et pressés. On a même vu un curé masqué distribuer de l'eau bénite avec un pistolet à eau — pistolet d'un de ses enfants de chœur probablement. C'est une anecdote bien sûr, mais qui révèle à quel point les cérémonies du départ, précieuses pour accomplir le deuil dans le respect et le souvenir, sont considérées comme dangereuses et réduites à leur simple minimum.

b) Soldats sans armes et sans commandement

Le symbolisme qui fait le liant et le sens des rapports humains a disparu. C'est pourtant l'un des premiers signes de l'humanisation.

Et la parole politique n'est plus audible ! Les tergiversations, les mensonges, les manques, la disparité des interventions et les hésitations l'ont déconsidérée. Pourtant, il est connu et enseigné (cf. Patrick Lagadec, chercheur à Polytechnique) que la communication de crise exige une seule personne désignée et crédible, légitime pour guider les intervenants, les impliqués, les acteurs de terrain, les forces de l'ordre, les journalistes et le public en général, à affronter les désordres de la crise, ce qui en l'occurrence n'a pas été le cas.

Quant aux experts, les innombrables experts qui se succédaient sur les plateaux, ils se sont contredits avec autorité, se sont fait la guerre en ajoutant à la confusion et à l'angoisse du moment un spectacle de cirque, de cirque archaïque, dans une arène télévisée aux personnages relevant plus du folklore que de la science, ce qui fait que les gens confinés ont été confrontés à leur seules ressources pour affronter un monde chaotique, un monde de tohu-bohu plein d'informations qui se détruisaient les unes les autres sans le moindre éclairage de compréhension.

c) La privation de liberté et bien d'autres choses encore

Livrés à eux-mêmes, les adultes occupaient le même territoire de réclusion sans ritualiser cette occupation, le même territoire de survie sans permettre de fuite. Ils étaient confrontés à une violence venue du fond des âges de dominants-dominés, ce qui amenait parfois le passage à l'acte, parfois des dépressions profondes de frustration, ou chez les personnes les plus fragiles des décompensations de névroses sévères.

Quant aux enfants qui n'ont qu'un objectif — grandir et se socialiser —, ils ont été victimes de cette incarcération et de ces face-à-face avec ou sans affrontement. Ce n'étaient plus des parents dans leur amour, c'étaient des concurrents de l'espace vital heureusement tempérés par l'affection et leur amour naturel mais à l'état presque primitif.

Quant aux personnes seules, et sans véritable activité, si elles n'avaient ni l'espace ni les ressources intellectuelles ou manuelles d'affronter cet instant hors du temps, elles ont vécu une traversée anxiogène et dépressive sans espérance.

Il s'est pourtant créé un début de rituel lorsque tous les soirs à 20 heures les fenêtres s'ouvraient pour applaudir de mythiques soignants, des anges gardiens évanescents qu'on voyait s'activer auprès des agonisants, des anges psychopompes.

En quelques jours, en quelques semaines voire quelques mois, les adultes pour la majorité seront résilients après cette crise. Mais les enfants, pour leur part, auront profondément inscrit dans leur inconscient ce moment où tout s'est détraqué.

Il faudra en tenir compte — leur développement et leur personnalité risquent d'en être durablement affectés.

II. Une voix au bout du fil

Il s'est créé dès le début du confinement de très nombreuses plates-formes de service, d'aide à la personne, d'aide médico-psychologique locales ou nationales, des numéros de téléphone nombreux des entreprises, des associations et bien entendu du gouvernement comme le 0 800 130 000. Mais d'autres plates-formes, comme celle de S.O.S.-Croix-Rouge-Services..., ont été créées dans ce sillage.

Le comité d'experts autour du Président de la République a recommandé entre autres, au milieu du foisonnement des dispositifs, de créer un numéro « chef d'orchestre » permettant de joindre au besoin tous les dispositifs offerts aux personnes ayant besoin d'une aide particulière.

C'est ainsi que nous avons créé le numéro « 0 800 19 00 00 » — avec le 19 comme chiffre symbolique en référence à la covid 19 pour le mémoriser —, non comme un numéro de plus dans la profusion des numéros d'appel mais comme un numéro de régulation et de mise en contact avec tous les autres numéros et plates-formes existants. Et si un grand nombre de plates-formes informatiques existent pour aider les gens abandonnés à eux-mêmes en ces temps de crise, il est à noter que 15 % des Français n'utilisent pas l'informatique et que 64 % des personnes de plus de 75 ans l'ignorent complètement.

On a ainsi pu localiser géographiquement ces populations, qui habitent dans les petites agglomérations, dans le Nord et bien entendu dans les régions mal équipées pour la réception internet.

Quoi qu'il en soit, notre numéro s'adressait en priorité à eux ; les « exclus du web », les victimes de cette fameuse fracture numérique. Les personnes âgées, les exclus, les migrants, les jeunes en difficultés, les gens en souffrance psychique... Il partait du principe que dans cette période, les personnes confinées, outre leur solitude et l'aliénation causée par la rupture de leurs liens habituels et des dispositifs traditionnels de référence, souffraient de plusieurs syndromes qui pourraient ressembler au P.T.S.D. ou stress post-traumatique sans véritablement en être un, ce qui témoignait d'un « choc » à plusieurs étages. D'abord par la brutalité de l'obligation de se confiner, pour le danger que les autres et soi-même pouvaient représenter, puis par les conditions si l'on ose dire des contraintes de détention, et

enfin par les informations inquiétantes et souvent contradictoires données par les médias et les gestionnaires de crise.

Un choc d'ordre culturel faisant appel aux ressources pulsionnelles d'énergie vitale, de la libido, non, évidemment, dans sa dimension de sexualité, mais de survie.

L'agencement traditionnel de la société était ébranlé avec une gestion de crise — il faut bien le reconnaître — pleine d'erreurs et de contradictions.

a) Les échelons de l'accompagnement

Pour aider ces gens, notre numéro de téléphone s'articulait sur trois niveaux :

- le premier, celui du « décroché » : contrairement à tous les autres dispositifs analogues, le décroché devait être immédiat, car quand les individus se sentent traqués, il leur faut une réponse immédiate ;
- le deuxième niveau : après une présentation par quelques mots d'accueil personnalisés où l'on entrevoit la demande en quelques minutes, le « décrocheur » passe à un deuxième niveau, le niveau de la conversation avec les « écoutants ». À ce niveau peut s'instaurer une conversation de 15 à 25 minutes. Le professionnalisme des « écoutants » de ce niveau permet de comprendre la nature de l'appel. La plupart des « écoutants » sont des médecins ou psychologues qui décryptent dans le ton, le vocabulaire, le discours, le problème posé. Parfois il s'agit d'une simple tribune comme au café par exemple, où les gens ont besoin d'échanges anodins pour la légèreté de la vie et, simplement, avoir une petite socialisation pour exister, dire ses bobos ou ses petites misères ou... juste pour entendre une voix humaine pleine de bienveillance. C'est lors de cette conversation que les écoutants ont pu détecter maints appels au secours — au moins 3 ou 4 fois par semaine quelque part en France, un appel de détresse, un appel au secours permet d'intervenir alors qu'on parle de suicides... ;
- et enfin, après avoir filtré, compris et parfois rassuré « l'appelant », on oriente éventuellement ce dernier vers un troisième niveau où se trouve le médecin généraliste, le médecin de S.O.S.-Médecin, le SAMU ou la cellule d'urgence médico-psychologique.

b) Tous solidaires... une espérance

Cent cinquante bénévoles « décrochants » ont été formés. Une antenne d'écoutants spécialisés et des superviseurs pour réguler les vacations de trois heures sur 7 postes.

Ce dispositif qui était nommé S.O.S.-Confinement est devenu S.O.S.-Déconfinement pour se transformer en S.O.S.-Crise qui, nous l'espérons, pourra trouver une place définitive dans le système de soins, réconciliant ainsi le sanitaire

et le social, mais également trouver une place généraliste, un numéro unique — celui qui est attendu dans le filet de secours d'urgence.

Car grâce au directeur des départements, grâce à l'Association des maires de France, ce numéro a pu être mis en service gratuitement sur tout le territoire, 7 jours sur 7, de 9 heures à 21 heures, et au cours des semaines rendre — nous le croyons — au moins quelques services dans une période historique où notre civilisation fut un moment sens dessus-dessous.

Docteur Xavier EMMANUELLI.
Membre de l'Académie catholique de France
Ancien ministre
Fondateur du SAMU social



II – APHORISMES « COVIDENTIELS »

Le temps de chacun est trop précieux pour que cette modeste « note » soit énième redite de truismes confondants. Permettez au sociétaire de l'Académie, humble écoutant spirituel de ses frères, de rassembler ici quelques états, offerts à la discrétion de votre discernement. D'un ministère pastoral habituellement itinérant, je fus « confiné » à élargir soudain l'espace de ma tente dans un « autrement ».

Le prédicateur de retraites et animateur de sessions, rejoignant de coutume les personnes et les groupes en leurs diocèses respectifs, se trouvait dans la démarche inédite de recevoir cette « foule » à domicile, sur une ligne téléphonique « surchauffante » d'émotions et de profondeurs. Quémendant au Seigneur la grâce de devenir « cœur écoutant », il m'a semblé percevoir les dimensions suivantes susceptibles de nourrir peut-être votre réflexion :

1

Ne sous-estimons pas **l'effet premier de sidération**, même si le calendrier du confinement nous en éloigne désormais. Sidération engendrée par l'arrêt brutal de ce que nous avons cru être la planète entière ; arrêt imposé par un nanométrique virus. Le séisme était intense en chacun. Il y avait dangerosité de l'invisibilité. L'ennemi à traquer revêtait d'autant plus de singuliers oripeaux qu'il demeurait insaisissable. Les tranchées de cette guerre à livrer étaient d'une étrangeté dont nous ne prenions mesure que par l'irruption d'images médiatiques en boucle. Le piège éthique et spirituel fut alors de se contenter de penser, comme certains économistes : « Cette crise n'est en rien systémique, vu que c'est nous qui avons décrété l'arrêt de la machine. Cette dernière reprendra quand et comme nous le voudrons ». Nous crûmes ingénument garder toute maîtrise en séquençant les crises dans leur prévisible succession : « d'abord, le combat sanitaire, puis la broyeuse socioéconomique, » annonçaient les censeurs. Nous sous-estimions le fait que les secousses ne se programment guère dans une linéarité, mais engendrent des fragilisations intriquées les unes dans les autres. Le pape François n'avait-il pas insisté en *Laudato si'* sur le « tout est lié » d'une écologie intégrale ? En prétendant encore gérer les scénarios du bouleversement, nous voulions garder toute présomption sur l'événement, plutôt que de laisser plus grand que nous en disposer. À l'écoute des personnes, il m'a semblé que le « tout est lié » bergoglien devait impérativement se travailler avec le cri du psalmiste : « unifie mon cœur pour qu'il craigne ton nom » (Ps 86). Sans ce travail éthique et spirituel d'unification,

vaines sont les incantations. Dire que nous avons priorisé la santé des humains à la marche du monde n'est pas sans nous honorer. À la condition de ne pas occulter les interdépendances plus grandes que nous le discernons entre ladite préservation et les moyens qu'elle requiert. Pour dire les choses autrement, j'interroge spirituellement cette sidération. Fut-elle abrasive de conversions abyssales, ou ne fit-elle que réactiver notre incorrigible activisme adolescent ?

2

Un second aspect ne manqua pas d'être concomitant à la sidération : « **Celui que tu aimes est malade !** » (Jean 11, 3). La sournoise covid prenait visage ! Nous apprenions que tel proche en était victime. Les informations sanitaires quotidiennes resserraient l'étau. J'entendais au téléphone, soit l'épuisement d'interlocuteurs contaminés, soit l'appel à intercession de la part de proches dont le parent ou ami partait en réanimation. Plus aucune rationalité ne semblait tenir. L'écouter ne manquait pas de s'émouvoir qu'on lui fit ainsi confiance, tant sa propre vulnérabilité épousait celle des écoutés. C'est ici qu'Édith Stein fut salutaire : « N'essaye pas de mesurer ce que tu comprends à la manière dont tu sais le dire. Ce que tu as compris te pénètre agissant en toi ; rayonnant de toi, même s'il t'est impossible de l'exprimer ». Si était malade celui que Jésus aime, l'audace des sœurs de Lazare envers le Galiléen devenait véritable aimant de la boussole. La covid dessillait les yeux. Le double écueil était en effet, soit de minimiser sa dangerosité virale, soit de ne plus focaliser que sur elle. Le frère à aimer était malade. Le frère malade était à aimer ! C'est le visage du frère qui était iconique de tout ce qui devait mobiliser l'énergie. Se dégageait alors de cette perception une double sortie de soi : à la fois vers les « fantassins du soin » afin de les applaudir et, chez les priants, une oblation vers le Christ afin de tout lui remettre. Nous vîmes alors monter cette estime collective envers les courageux du front sanitaire : soignants, chercheurs, personnels en EHPAD, caissiers, transporteurs, éboueurs, éducateurs et tant d'autres. Les gens furent comme surpris par eux-mêmes d'héroïser soudain celles et ceux qui assuraient la reliance vitale, alimentaire, sécuritaire, éducative. Que n'avait-on perçu plus tôt leur inestimable contribution au bien commun ? Emmanuel Mounier et saint Augustin furent ici particulièrement bienvenus pour tenter d'éclairer mes interlocuteurs. Le premier disant : « On écrit beaucoup de phrases médiocres sur les événements. Alors que tout se passe en dessous des événements ». Le second, Augustin, nous interpellant : « On rencontre des gens qui récriminent sur leur époque et pour qui celle de nos parents était le bon temps. Si l'on pouvait les ramener à l'époque de leurs parents, est-ce qu'ils ne récrimineraient pas aussi ? Le passé dont tu crois que c'était le bon temps n'est bon que parce qu'il

n'est pas le tien ». Et Augustin d'ajouter pour qui est disciple de Jésus : « Maintenant que tu as cru au Fils de Dieu, maintenant que tu as abordé ou lu la Sainte Écriture, je m'étonne de ce que tu t'imagines qu'Adam a connu le bon temps... »

Il y avait donc bien quelque chose d'ineffable à implorer l'ami de Lazare durant ces semaines d'angoisse lancinante. Au creuset de la prière d'Élisabeth de la Trinité qui en avait le secret : « Sois là, mon Jésus, soutiens-moi. Façonne mon cœur pour qu'il puisse être ta demeure. Tu me montres les épines que je rencontrerai. Nous les traverserons ensemble. À ta suite, avec toi, je serai forte ».

3

Qu'est-il advenu de notre présence au monde ? Qu'est-il advenu de la sacramentalité du Christ dont l'Église-hôpital se doit d'être surabondante pourvoyeuse ? Concernant le premier point, si nous étions dans un bel assentiment collectif à nous protéger, par la voie du confinement, afin de maîtriser notre « peur de la contagion », nous nous révélons désormais nettement plus maladroits à juguler « notre contagion de la peur ». Bernard-Henri Lévy est de ceux qui excellent à nous alerter sur ce paradoxe existentiel. Le confinement ne fut pas le même pour tous les Terriens. Exigu, violent, spacieux, solitaire, communautaire, inconcevable ou inexistant selon les situations planétaires, il ne génère pas les mêmes stigmates. Nul ne sort véritablement indemne de ce temps. Les annonces de violences intra-familiales, les décrochages scolaires, les montées phobiques sont à entendre dans l'écoute spirituelle comme aussi les solidarités de voisinage, les créativité généreuses, les avancées de la science et de la conscience commune, le goût de la Parole de Dieu, le sens altruiste, la joie d'aimer simplement. La peur légitime de la contagion, si elle devait s'effacer devant la contagion de peurs pluridimensionnelles, ne ferait qu'occasionner hystéries et régressions. C'est ici que la perception du ministère de l'Église est interpellée. Par la sagesse du Conseil d'État fut mis en exergue le caractère « disproportionné » des mesures publiques encadrant l'exercice de la liberté de culte en temps pandémique. L'erreur serait de ne passionner le sujet que par une basse lecture politicienne.

Des aumôneries d'hôpitaux, d'EHPAD et de prisons, pour ne citer qu'elles, souffrirent que fut si étriquée la compréhension de l'être humain. Se réduit-il à un organisme que l'on protège d'agression virale ? S'avère criant l'enjeu de la sacramentalité. Vivre le Carême, la Semaine sainte et le Temps pascal en ce contexte aberrant de ne « pouvoir se livrer » au service de ses frères, au nom de Celui qui aima jusqu'au bout, est une souffrance qui ne pourra être passée au silence oublieux de la mémoire collective. Les conséquences en sont plus

redoutables que ne les jaugent ceux qui se réjouissent d'avoir recouvré la joie explicite de célébrer. La recherche théologique et pastorale aura à creuser avec objectivité ce qui aura magnifiquement mûri dans le cœur éprouvé des croyants et des communautés. Elle aura aussi à inventorier les angles morts de la saisie, par l'opinion publique, du rôle bienfaisant des religions. La « mise en visio » de nombre de rencontres et d'eucharisties a, par exemple, fortifié une joie d'appartenance et de sentiment d'Église domestique. Elle a, par contre, distancié l'ancrage populaire de la religiosité qu'il faut d'urgence réinvestir ! Les équipes de funérailles ont courageusement tenu le « service minimum » de ce qui doit demeurer la plus sublime dignité. Les catéchumènes ont ressenti qu'avoir faim de Quelqu'un creuse encore plus le désir de le connaître. Teilhard de Chardin est venu à notre aide : « Mon calice et ma patène, ce sont les profondeurs d'une âme largement ouverte à toutes les forces qui dans un instant vont s'élever de tous les points du globe et converger vers l'Esprit ». François de Sales, quant à lui, plaidant pour une charité pastorale, nous dirait quatre siècles après : « le monde devient si délicat qu'il faut le prendre avec des gants parfumés. Lui dire combien il est aimé. »

4

Et maintenant ? Dès lors que l'imprévisibilité virale prévaut, dès lors que les répliques telluriques éco-systémiques sont déjà perceptibles, « **Purgence du long terme** » si brillamment brossée par Étienne Klein n'est-elle pas ce que notre féconde et fraternelle Académie pourrait continuer à étayer ? Au modeste registre de l'écoute spirituelle exercée par votre serviteur, cinq données semblent émerger des dialogues de ces quelques mois. Cinq polarités dont la prégnance de ce jour présent porte l'urgence des jours lointains à venir.

a) Qui sont **les grand oubliés**, les silencieux de cette redoutable épreuve ? Ne point les considérer est non seulement manquer gravement à la diaconie immédiate de l'Église, mais rendre vaine sa mission évangélisatrice du royaume.

b) Comment soigner davantage **l'annonce du salut** intégrant les questionnements, en apparence les plus archaïques, et modelés par la situation inédite ?

c) Comment décrypter le « glissement irréversible » de toute une communication humaine vers **le canal des réseaux sociaux**, et non plus par la spontanéité interpersonnelle ? Avec les conséquences anthropologiques qui se dessinent. La

catéchèse et tous les services transversaux de transmission sont ici notamment impactés.

d) Que devient **la guérison** de l'homme dans ces paradigmes nouveaux ? Qui se trouve encore invité à la contribution du soin ? N'y a-t-il pas illusoire hégémonie à s'en remettre à d' uniques « sachants » ? Plusieurs soignants me confient, en accompagnement spirituel, leur angoisse d'être esseulés dans cette lutte. Ils aspirent à ce que d'autres sages les rejoignent dans cette œuvre commune. On en met trop sur leurs épaules. Leur spécialisation ne peut résoudre ce que le romancier Deville avait si bien écrit au sujet du choléra, « enjeu métaphysique ! » s'écriait-il. L'interdisciplinarité, l'interculturalité, la spiritualité ont-elles place légitime dans le sanhédrin ?

e) A-t-on mesuré **la dimension vocationnelle** d'un temps de crise comme le nôtre ? Dieu appelant à temps et à contre-temps, Dieu appelant selon son cœur, ne suscite-t-il pas, dans cette covid, des profils au devenir encore inchoatif mais à l'éclosion desquels nous nous devons de veiller ? Est-il figure biblique, est-il figure sainte que Dieu n'ait suscitée, soit dans l'adversité historique, soit dans la précarité de leur personne ?

Je pressens une recherche vive, pour les scoutismes par exemple, qui sont à la croisée de ces dimensions éducatives. Mais aussi pour tant d'autres lieux de société et d'Église où la grâce veut donner rendez-vous.

Cette note ouvre des champs cruciaux et exaltants. Jérôme Fourquet n'a pas manqué de diagnostiquer une société fragmentée comme un archipel. La covid a sans doute accentué des fissures. Peut-être a-t-elle cimenté quelques fraternités et dégagé des horizons nouveaux ? Le jésuite Jean Laplace avait élaboré un « discernement pour temps de crise ». L'heure n'est-elle pas venue d'en retravailler avec humilité et espérance le processus exigeant ?

Mgr Bernard PODVIN.

Sociétaire de l'Académie catholique de France

Ancien secrétaire général-adjoint

de la Conférence des évêques de France

En la fête de saint Thomas More.

